

1861 — 1862

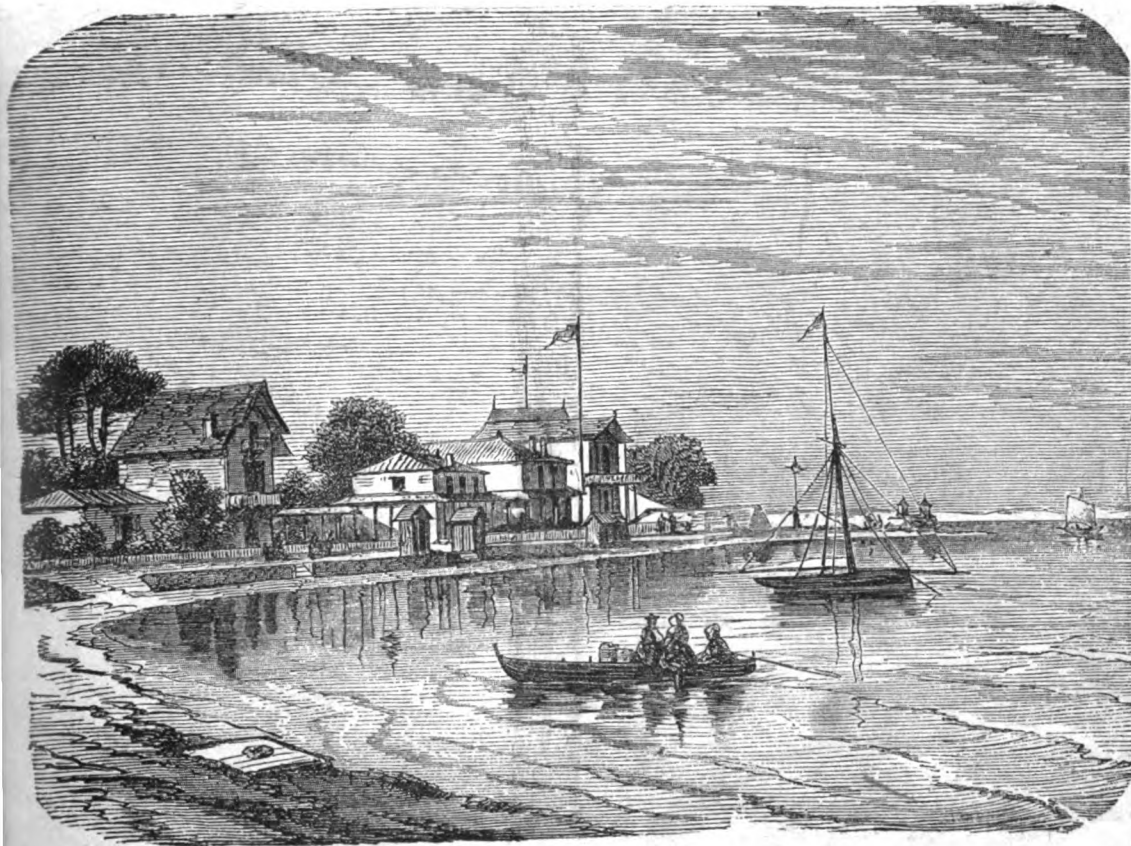
Charles Rouge

L'OUVRIER

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

phies. — Causeries. — Histoire. — Littérature. — Romans et Nouvelles. — Poesie. — Sciences. — Voyages, etc.

1^{re} ANNÉE



PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL L'OUVRIER : LIBRAIRIE DE BLÉRIOT FRÈRES

35, quai des Grands-Augustins, 35

1862

Angers, Imp. BURDIN ET C^{ie}, rue Saint-Laud, 62.

38210

L'OUVRIER

Journal hebdomadaire illustré paraissant tous les samedis.

ADMINISTRATION :
8, quai des Grands-Augustins
à la librairie de BLÉRIOT,
A PARIS.

SOMMAIRE.

LES AVENTURES D'UN BERGER, par E. de MARGERIE.—BARABBAS,
par MULLOIS. — LE CHARMEUX, par Jean LANDER. — LE RHUME D'UN
RHINOCÉROS, par Clément JUST.

ABONNEMENTS D'UN AN
À partir du 1^{er} de chaque mois :
FRANCE 5 00
EUROPE, ÉGYPTE, RUSSIE D'ASIE, TUR-
QUIE D'ASIE. 6 00
ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD . 7 00
COLONIES ET AUTRES PAYS D'OUTRE-MER. 8 50

LES AVENTURES D'UN BERGER.

CHAPITRE II.

L'abbé Bertrand Chom, curé de Saint-Palatin.

Je veux vous parler de ma première communion.

Mais il faut auparavant que je vous fasse faire connaissance avec M. l'abbé Bertrand Chom, notre curé.

M. Chom était né à Saint-Béat, près de la frontière d'Espagne, de parents qui comptaient parmi les plus riches du pays.

Tout enfant, sa piété et sa charité étaient extraordinaires. Et, ce qu'il y avait de plus remarquable en lui, c'est que, tout en ayant grand pitié des misères matérielles de ses frères, et tout en s'efforçant de les soulager selon ses petits moyens, il était



Ce disant, l'Empereur attachait la croix d'officier sur la poitrine du capitaine Bertrand Chom. (V. page 314.)

émû de leurs misères spirituelles. L'idée que beaucoup
nmes vivaient éloignés de Dieu et insoucieux de leur âme,
ne si Dieu n'existait pas et comme si le corps c'était tout,
r les numéros de l'Ouvrier des 18 et 25 janvier.

cette idée était un véritable supplice pour le petit Bertrand,
et tout ce que cet enfant dépensait d'activité, de dévouement,
ce qu'il passait d'heures en prière, ce qu'il inventait de saintes
ruses pour répandre autour de lui la connaissance et l'amour

ne devait être la femme d'André approchait, plus Jean-Louis était sombre. Le visage rose de Marie, l'air heureux d'André, la joie de Louison, rien ne pouvait dérider son visage, il ne dormait plus, il mangeait à peine et parfois semblait se réveiller en sursaut.

— Louison, dit-il un jour, j'ai comme un feu en moi-même qui me fait périr.

— Le feu que vous avez en vous-même, dit Louison, c'est de ne savoir endurer la joie des autres. Vous le savez à cette heure, André n'est point charmé, car il a été faire amendement de ses péchés en confession à notre paroisse et il a comme un vrai chrétien reçu le corps et le sang de notre Sauveur et c'est dans deux jours, Jean-Louis, que notre Marie.....

Jean-Louis ne laissa pas à Louison le temps d'en dire plus long, il sortit en courant, en criant et en pleurant.

Louison le suivit et parvint à l'atteindre au tournant d'une rue.

— Jean-Louis, lui dit-elle, je suis votre femme, faites-moi montre de vos peines plus que de votre colère, et peut-être que je trouverai quelques bonnes paroles capables de vous montrer la vanité de votre douleur.....

— Laissez-moi, Louison, lui dit-il, je n'ai plus ni peine ni colère, il me semble que je suis mort. Mais le front pâle et les joues empourprées de Jean-Louis démentaient ses paroles.

La journée se passa en apprêts pour le mariage et Jean-Louis ne rentra pas; le soir vint et Jean-Louis ne rentra pas; on soupa sans lui et Louison pensa que peut-être il était allé chez quelque parent; enfin minuit sonna et Louison qui n'avait pu s'endormir entendit le pas de Jean-Louis. Elle feignit alors de dormir et laissa Jean-Louis se coucher sans lui parler, mais elle put remarquer que son agitation était extrême.

Le lendemain et tandis qu'on faisait chez Jean-Louis les derniers apprêts, Marie-Josèphe assise près de sa fenêtre vit venir à elle Colas, Colas le charmeux.

— Te voilà, mon fils, lui dit-elle, André se marie demain et j'ai grand regret que tu ne sois pas à la noce, mais Jean-Louis te croit charmeux et quasiment André avec toi.

— Il s'est vu des charmeux, mère Joséphe, dit Colas, mais pour moi vous savez que je ne connais point de maléfices : ouvrez-moi, il faut que je vous parle et à nous deux nous ferons Jean-Louis changer de sentiments. Je l'ai vu cette nuit à la passe de Rubigny.

Marie-Josèphe pâlit et hésita à ouvrir.

— Ne jugez de rien sans connaissance, dit Colas, et ouvrez-moi.

Le lendemain, Marie parée d'une belle jupe de mérinos, rose, fraîche, entra dans la chambre de Jean-Louis.

— Mon père, lui dit-elle, je vous fais remerciement de votre consentement, j'aime André et vais devenir sa femme; mais en ne venant point, vous ne donnez votre consentement que par moitié, venez, venez voir André, qui va être votre fils, me promettre aide et protection pour toute la vie.

Jean-Louis était pâle, immobile et muet, Marie ne put l'ébranler et la noce dut partir sans lui. Quand il fut seul, quand il n'entendit plus le murmure des voix qui s'éloignaient, il se jeta sur son lit en poussant des cris étouffés, il se levait, courait à la porte comme pour sortir, rentrait en s'arrachant les cheveux, pleurait, se jetait à genoux, et se livrait à des mouvements si désordonnés qu'on eût pu le croire fou.

Deux heures se passèrent ainsi. Enfin Jean-Louis n'y tenant plus, ouvrit la porte, et pâle, l'œil enflammé, regarda sur le chemin. Colas passait, agitant un mouchoir qu'il tenait à la main, et disparut. Quant à Jean-Louis, il tomba sur une chaise. Tous ses membres tremblaient. Une sueur froide couvrait son visage. Au même moment un homme s'approcha de lui et lui dit :

— Jean-Louis, le bel André est votre fils, mais que donneriez-vous à celui qui viendrait vous dire qu'en sortant de l'église il est tombé comme pris d'un mal ?

Jean-Louis poussa un cri sourd en rentrant dans sa maison. et se

mit à crier :

— C'est fini, c'est fini, j'ai perdu mon âme, j'ai perdu mon fils, j'ai perdu Marie, c'est fini ! Otez-vous, Louison, partez avec les enfants. Je veux faire ici mon tombeau. Mais, André, André, Louison, Louison, j'ai perdu mon âme : dites pour moi un *Pater* et un *Ave*.

En ce moment Marie-Josèphe entra et arrêta Jean-Louis en le prenant par le bras.

— Confessez-vous, Jean-Louis, lui dit-elle. N'êtes-vous pas allé hier au soir sous la passe ?

— Jean-Louis devint livide et répondit :

— Oui.

— Vous avez donné cent francs à Colas pour qu'il jette un sort sur mon garçon... votre fils à cette heure, Jean-Louis.

— Oui, dit Jean-Louis.

— Amendez-vous en confession, dit Marie-Josèphe.

— André est perdu et mon âme aussi, dit Jean-Louis d'une voix éteinte en s'affaisant sur un banc.

— Vous avez donné cent francs pour jeter un sort sur André, que donneriez-vous, Jean-Louis, pour le lever en ce moment ? dit Marie-Josèphe qui tenait le montant de la porte.

— Je donnerais ma vie, Marie-Josèphe. Je prends mon saint patron à témoin et aussi les bons anges que je donnerais ma vie pour les sauver et racheter mon âme.

Marie-Josèphe ouvrit la porte, et André, ayant Marie à son bras, suivi de Colas son ami, entra en disant :

— Hé bien ! mon père, embrassez-nous : ne donnez pas votre vie, mais votre cœur. Embrassez-nous. Colas n'est point un charmeux, mais un ami; et tout le mal qu'il a fait en sa vie est de vous avoir donné peur et remords de votre action en vous laissant croire à son pouvoir et à sa malice. Voici les cent francs que vous lui avez donnés.

En ce moment, toute la noce arriva, suivie du curé qui entra le premier.

Jean-Louis saisit les cent francs et, les mettant dans les mains du curé, il lui dit :

— Faire se peut que je meure de tant de peine que j'ai eue depuis deux heures. Monsieur le curé, prenez cet argent dans votre main et donnez-le aux pauvres. Quant à moi, je vais mettre dans votre cœur le récit de mes fautes, car je veux mourir en chrétien.

Quant à toi, Colas, dit Jean-Louis, tu m'as trompé, tu n'étais donc point charmeux ? Tu as dû avoir, mon fils, grand pitié de mon obscurcissement et de ma faiblesse ?

— Allez, Jean-Louis, dit Colas, M. le curé est déjà à l'église qui vous attend. Nous ne souperons et nous ne danserons que quand vous serez rentré.

Quant à Marie, que les duretés et les prières de son père avaient laissée autrefois insensible, elle pleurait et riait tout à la fois dans les bras de Louison.

JEAN LANDER

LE RHUME D'UN RHINOCÉROS.

— Monsieur, monsieur.

— Quoi, mon cher Fritz ?

— Il est mort !

— Qui est mort ?

— Le gros rhinocéros !

Cette nouvelle me fut donnée, il y a une huitaine d'années, au moment où, selon mon habitude, j'arrivais vers les sept heures du matin au musée d'histoire naturelle.

J'étais attaché comme aide préparateur à l'administration scientifique du Jardin des Plantes. Je logeais rue Lacépède, je me levais le matin à six heures pour aller faire des autopsies dans les chaires anatomiques et devant les tables de dissection. Je suivais la clinique des étranges malades de la rue Cuvier; je soignais les ours, les hyènes,

les kangourous, les jaguars et les hermines ; j'étais l'interne d'un hôpital zoologique.

On avait adjoint à mon service un jeune étudiant allemand qui se nommait Fritz Vaulers.

Il était haut comme une potence, portait des bras immenses en ailes de moulin, avait le nez démesurément long, les cheveux rouges, et des lunettes larges comme des châssis devant des yeux microscopiques.

Ce singulier personnage était fils d'un des savants les plus illustres de l'Allemagne.

Le gros rhinocéros, dont mon compagnon de travail anatomique m'annonçait la mort, était un des plus beaux sujets de la ménagerie.

Né à la ménagerie en 1844, ce rhinocéros était long de trois mètres vingt-cinq centimètres, gros de deux mètres quarante-huit centimètres sous les aisselles.

Il pesait 2,300 livres.

C'était un des plus beaux types d'une espèce difficile à conserver en France. La direction du muséum avait fait de grands sacrifices pour la conservation de cet animal véritablement antédiluvien. Le British muséum n'avait pas à cette époque acquis le rhinocéros *grandi corne* du colonel John Smill's.

La mort nous avait enlevé notre précieux pachyderme, honneur du Jardin des Plantes et de la zoologie française.

Au moins fallait-il conserver sa dépouille.

Le directeur du muséum avait ordonné qu'il serait empaillé. L'opération était délicate : il fallait pratiquer une large incision dans l'épiderme de l'animal, détacher cet épiderme, découvrir le squelette caché sous la trame des muscles, dégager ce squelette, le reconstituer d'une part après avoir fait dessécher successivement les différentes parties de l'ossature, puis, d'autre part, préparer l'épiderme et le rétablir sur une charpente en fer, de manière à présenter aux curieux visiteurs du muséum et aux savants présents et futurs l'ostéologie interne et l'apparence externe du rhinocéros décédé.

L'ensemble de ces travaux était considérable. Depuis l'empaillage de Jean-Bart, le fameux hippopotame qui s'étouffa, en 1845, en voulant avaler d'une seule bouchée, trois bottes de foin, on n'avait vu une besogne pareille à celle qui nous était confiée.

On avait déposé le corps colossal de la bête dans une des salles basses des ateliers anatomiques.

C'était vraiment un superbe animal. Tout mort qu'il était, il faisait peur. Les flancs monstrueux du pachyderme reluisaient comme le bronze d'un canon velu. La corne recourbée se dressait sur le nez immense comme ces crocs de fer auxquels, dans les ports, on attache les navires.

Ses sabots étaient scellés à ses jambes, grosses comme des troncs d'arbres, recouverts de cuir.

Les yeux étaient ouverts, fixes, un peu vitreux, terribles encore. La mort avait dilaté démesurément l'orbite en retrécissant les chairs. Ces grands globes transparents semblaient renfermer un regard flottant, comme les cloches de cristal renferment des poissons rouges. Dans quel que coin de l'immense laboratoire que l'on se plaçait, la grande bête, couchée à terre sur le pavé, semblait vous regarder : bizarre illusion d'optique qui produisait une sorte de fascination.

Après un moment d'examen du pachyderme, je regardais Fritz : il était en contemplation devant le gigantesque cadavre.

— Est-elle bien morte, cette bête ? me demanda-t-il au bout d'un instant.

— Certes, oui, répondis-je, autrement, ni vous ni moi ne serions ici à l'heure qu'il est.

J'expliquai à mon collaborateur que le rhinocéros, quand il vit dans nos climats, est un animal extrêmement féroce.

Fritz, qui était nouveau venu au Jardin des Plantes, ne connaissait pas bien les mœurs des habitants de la ménagerie.

Au récit de quelques-unes des prouesses du défunt, le jeune Allemand dressa ses oreilles comme un âne qui entend siffler et ouvrit, le plus qu'il put, ses petits yeux.

C'était chez lui le symptôme double d'une surprise mêlée d'un certain effroi.

Nous tournions autour du cadavre, l'examinant dans toutes ses parties.

Je sortis au bout d'un instant ; je voulais m'informer à la ménagerie de la manière dont était morte la bête ; j'appris que le gros rhinocéros avait pris mal à propos un bain dans un des bassins de la ménagerie ; qu'au sortir du bain, le froid l'avait saisi, et qu'il était mort au bout de quatre ou cinq heures. Les gardiens paraissaient étonnés de la rapidité avec laquelle la mort s'était produite.

Le Muséum était consterné de la perte de son gros rhinocéros.

On me raconta que l'avant-veille il se portait encore parfaitement ; qu'à un seul repas il avait mangé quarante livres de betteraves et trois bottes de foin.

Ces détails me prouvèrent qu'il ne fallait pas attribuer à une inanition prolongée la mort du personnage que Fritz et moi nous étions chargés d'empailler.

Je rentrai pour donner ces renseignements à mon compagnon, et commencer avec lui l'ouvrage, que la menace d'une dissolution organique devait hâter. Je trouvai Fritz à cheval sur le rhinocéros, et fumant tranquillement sa pipe.

Le jeune Allemand descendit du siège triomphal qu'il occupait, et venant vers moi :

— Vous le croyez bien mort ? me dit-il avec insistance.

— Certes, oui, repris-je en riant. Que voulez-vous qu'il soit ? enrhumé ?

— Peut-être, reprit avec un grand sérieux mon interlocuteur.

Je ne pus me défendre d'un accès de folle hilarité.

J'allai chercher les outils nécessaires et nous commençâmes l'opération. Il s'agissait d'entamer l'épiderme pour parvenir jusqu'aux chairs et pratiquer l'excoriation. Je pris un immense couteau frais repassé et je le plaçai à la charnière de la cuisse, là où, chez le rhinocéros, l'écorce de cuir présente d'ordinaire un défaut.

Le couteau était très-pointu ; je poussai de toutes mes forces. La peau céda comme une plaque de tôle, sans que le couteau pût pénétrer.

— Enfoncez, criait Fritz.

— Je ne puis pas.

— Courage ! allons !

— Impossible.

Fritz me présenta un coin d'acier, fortement aiguisé, ce qu'on appelle un poignard anatomique.

L'épiderme résista. Fritz voulut essayer, croyant être plus heureux de réussir ; il fut plus malheureux. La lame se brisa sans entamer le plus légèrement la rude enveloppe de la bête.

Nous laissâmes le défaut de la cuisse, et nous attaquâmes le corps par la gueule. L'épiderme se trouve en général amolli vers les lèvres par l'humectation salivaire.

Fritz fumait.

J'avais repris mon couteau, et je m'approchai de la tête du monstre.

J'enfonçais déjà la main dans le trou immense de la gueule pour tâcher d'y pratiquer une incision. Tout-à-coup le corps entier de la bête s'agita comme par un tremblement convulsif. Un bruit sourd, partant des profondeurs du cadavre, vint gronder en soulevant les babines velues, et une bouffée d'air chaud s'échappa de la gueule.

— Quand je disais qu'il était enrhumé, le voilà qui éternue, s'écria Fritz, moitié riant, moitié sérieux.

Je m'étais reculé précipitamment. Était-ce un symptôme de vie, qui venait de se produire ? Était-ce une de ces éructations cadavéreuses, dont les autopsies sont si fréquemment l'occasion ?

Je n'eus pas le temps de me poser formellement cette question.

La bête s'agita, poussa un gémissement plaintif, puis un hurlement terrible, et ouvrant la gueule, se dressa vivante, irritée, furieuse.

(La suite au prochain numéro.)

CLÉMENT JUST.

L'OUVRIER

Journal hebdomadaire illustré paraissant tous les samedis.

ADMINISTRATION :

quai des Grands-Augustins,
à la librairie de BLÉRIOT,
A PARIS.

SOMMAIRE.

LES AVENTURES D'UN BERGER, par Eugène de MARCHAIS. — LE
RHUME D'UN RHINOCÉROS, par Clément JUST. — L'ARGENTIER DE
CHARLES VII, par L. DOMAYRON. — VARIÉTÉS, *Un homme consciencieux.* —
Un service. — TRAIT D'HÉROÏSME.

ABONNEMENTS D'UN AN

À partir du 1^{er} de chaque mois :

FRANCE 5 ..
BELGIQUE, SUISSE, ROYAUME D'ANGLETERRE, TON-
GOUZ D'ANNAM 6 ..
ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD 7 ..
COLONIES ET AUTRES PAYS D'OUTRE-MER. 8 50

LES AVENTURES D'UN BERGER'

CHAPITRE III

La montagne bleue.

Dans les villes, c'est une grosse affaire et un embarras sérieux pour les parents dont l'enfant vient de faire sa première communion, de voir quelle profession ils feront embrasser. Serait-il tailleur ou cordonnier, tapissier ou lampiste. Entrerait-il en apprentissage chez un négociant en denrées coloniales — ce que nos pères considéraient un épicier — chez un fabricant d'allumettes chimiques ? En fait-on un mousse dans l'espoir de le voir un jour venir amiral, un gâcheur ou un saute-ruisseau ? Je ne parle pas des états qui sourient d'attendre à la paresse des petits garçons, précisément ce que ce sont à peine des états et qui consistent à être groom chez un jeune comte ou fiffre dans un grand hôtel.

À Saint-Palatin, point de semblables hésitations. Comme aux premiers temps du monde, Caïn et Abel furent l'un agriculteur et l'autre berger, on ne connaît guère dans nos montagnes d'autre état que le labourage et la garde des troupeaux. C'est peut-être le petit bout d'instruction que j'avais reçue et la protection de M. le curé auraient-ils pu me faire entrer dans les bureaux de sous-préfecture, à Argelès. Ma mère ne s'en soucia guère, ni moi non plus. Mon oncle Jérôme, celui-là même qui nous louait à si bon compte notre maisonnette de Saint-Palatin, — mon oncle qui était riche, surtout en bêtes à

laine et en bêtes à cornes, eut justement besoin, à ce moment-là, d'un berger pour ses chèvres et ses brebis de la montagne bleue.

Je demandai cette place, et je l'obtins. Je devais gagner dix francs par mois, ce qui était énorme pour le pays et pour l'époque, et ce en quoi mon oncle voulait encore, je n'en doute pas, nous obliger indirectement. Que Dieu le récompense de sa générosité et de sa délicatesse !

Je fus installé dans mes fonctions le surlendemain de la Notre-Dame-d'Août 1824.

Tout le monde à la maison s'était levé de grand matin. Nous étions allés à la messe du bon abbé Chom, à six heures. Puis nous avions pris le chemin de la montagne bleue, où nous arrivâmes sur les neuf heures.

Mon oncle y était venu de son côté. Il tenait une panetière et une houlette emblèmes de ma dignité nouvelle. Il me les remit, en me disant :

— Barthélemy, je n'ai pas besoin de te recommander d'avoir bien soin de ton troupeau. Je sais que tu es honnête, intelligent et le digne fils de ma sœur. N'oublie pas non plus que tu es un bon chrétien et que ce mot dit tout. — Puis, si jamais tu étais embarrassé dans ta solitude, ne crains pas, après avoir élevé ton cœur vers Dieu, de consulter le sage et courageux lieutenant que je te donne. *Sélim* mérite toute ta confiance.

En entendant son nom, *Sélim* comprit que c'était le moment pour lui de se produire. Il se mit donc à gambader autour de moi, et à me faire mille caresses auxquelles je répondis de mon mieux.

Mon oncle partit. Je ne sais si j'eus la force de le remercier. Car ma chère mère s'avancait, et, me prenant dans ses bras :

— Mon Barthélemy, dit-elle, mon enfant chéri, voici la vie qui commence pour toi. Tu vas être bien seul et bien loin de nous. Mais on n'est jamais seul, quand on se tient en la présence de Dieu, et nous serons toujours près les uns des autres par la prière.



Voir les n° de l'Ouvrier des 18 et 25 janvier et 1^{er} février.

de lune les casques et les baïonnettes. Sur l'unique sentier qui descendait en serpentant vers nous étaient étagés des douaniers, armés aussi.

Nos contrebandiers sautèrent sur leurs carabines.

Mais la vue de leur petit nombre leur donnait peu de courage.

Ils étaient, je crois, tout disposés à se rendre à discrétion.

Ils éprouvèrent donc une certaine satisfaction, lorsque le lieutenant des douanes, agitant un mouchoir, fit signe qu'il avait des propositions à formuler.

Le chef des contrebandiers monta, tandis que le chef des douaniers descendait. Ils se rencontrèrent à mi-côte.

— Capitaine, dit le douanier, vous êtes pincé ! Cependant, pour la première fois que je vous rencontre dans ces parages, je veux user de miséricorde. Laissez-moi-là bien vite tout ce que vous avez d'eau-de-vie et de dentelles, et les draps de France qui sont dans vos sacs. Quittez aussi vos armes, poignards, pistolets, carabines, et allez vous faire arrêter ailleurs. C'est à prendre ou à laisser. Vous voyez que nous sommes en nombre !

— Nous cédon à la fortune, » dit le capitaine.

Et, sur un signe qu'il fit à ses hommes, chacun de se désarmer et de se dépouiller consciencieusement. Plusieurs, artificiellement obèses comme le mulet, revinrent ainsi à leur maigreur naturelle.

Quand, au milieu de la vallée, il y eut un véritable monceau d'armes et de marchandises, ils remirent le tout, le mulet compris, à un sous-officier des douanes, délégué pour prendre livraison de ces objets..... et, les uns après les autres, nos contrebandiers disparurent par le trou aux serpents, heureux encore, pensaient-ils, d'en être quittes à si bon compte.

(La suite au prochain numéro.)

EUG. DE MARGERIE.

LE RHUME D'UN RHINOCÉROS.

Fritz qui était près de la porte l'ouvrit, s'élança, et, fou de terreur, se croyant poursuivi, referma la porte derrière lui, m'exposant à une mort qui me parut inévitable.

Je me vis seul avec l'animal féroce dans cette pièce étroite. Le rhinocéros s'était élané du côté de la porte. Quand elle se reforma sur lui, il s'arrêta un instant. Je crus qu'il allait l'enfoncer d'un coup de corne. Je l'espérais. Sa fureur se détournerait de moi.

D'autre part, d'immenses malheurs étaient à craindre si, furieux, l'animal s'échappait dans le Jardin des Plantes. A cette heure, il y avait peu de monde dans les grandes allées, mais cependant des accidents étaient inévitables.

Le rhinocéros s'arrêta un instant devant les frêles planches qui fermaient la porte ; il aspira l'air avec violence comme pour flairer les traces de celui qui s'était enfui.

Puis je vis sa masse énorme tourner lourdement sur elle-même. C'était vers moi qu'il allait se diriger : le doute n'était point possible.

Je n'avais point d'arme. D'ailleurs, que pouvaient les armes sur cet épiderme que le coin anatomique ne pouvait pas entamer ?

Mon premier mouvement fut de me jeter vers les fenêtres ; elles étaient garnies de barreaux et d'un treillage.

Les vitres de ces fenêtres étaient dépolies. Sans cette disposition une foule de curieux se fût, en tout temps, arrêtée pour regarder les dissections.

Je brisai d'un coup de coude une des vitres : les mailles du treillage fines, serrées, en parfait état, nouaient devant moi leur trame régulière. Mon regard précipité parcourut l'allée qui s'étendait devant le Muséum. Il n'y avait aucun promeneur.

La fuite précipitée de Fritz avait-elle effrayé les paisibles bourgeois que, tous les matins, je rencontrais dans cette allée en venant à mon

travail ? Avait-on été chercher du secours ?

Il était évident pour moi que si le secours arrivait, il arriverait trop tard.

La fuite m'étant fermée, la lutte était impossible entre moi et le rhinocéros.

L'animal debout, les yeux allumés, la gueule démesurément béante, me regardait comme s'il eût compris que sa proie ne pouvait lui échapper.

Le bris du carreau le surprit. Après quelques instants d'immobilité, il fit un pas vers moi.

Il n'y avait pas à hésiter. La porte était derrière mon ennemi : il fallait passer à côté de lui si rapidement qu'il ne pût m'atteindre.

Ces animaux sont conformés de telle sorte qu'ils ne peuvent faire promptement volte face. Ils manquent de souplesse sur un pareil mouvement.

Je m'élançai vers le monstre ; et, prenant toutes mes forces, je passai entre lui et la muraille.

Il ne put se retourner, mais il se pencha et un instant je crus que j'allais être étouffé entre les flancs de la bête et le mur.

En passant devant le rhinocéros, j'avais senti sur moi son haleine chaude, humide, et comme le souffle de sa fureur allumée.

Le mouvement hardi que j'avais accompli m'avait placé près de la porte. Je saisis la serrure afin de l'ouvrir.

Comment la chose s'était-elle faite ? Je n'en sais rien ; mais la porte était fermée à clé.

Je disais toujours à Fritz : « Quand vous sortez, fermez la porte à double tour. » La terreur lui avait sans doute troublé la raison, et il avait suivi mon conseil dans cette terrible circonstance.

La porte fermée à clé, ma dernière espérance s'évanouissait.

Je fis un effort désespéré en appuyant l'épaule contre la porte pour l'enfoncer. Les planches, frêles contre l'attaque du rhinocéros, étaient plus fortes que moi.

La porte résista.

J'entendais derrière moi le rhinocéros ; je sentais qu'il s'était retourné, et que, trompé une première fois, il se disposait à fondre sur moi, et à me déchirer.

L'idée d'un dernier refuge me vint. La crainte d'une mort aussi horrible que celle qui m'attendait excitait prodigieusement mon esprit.

La pièce était assez grande, entourée d'armoires disposées le long des murs. Au-dessus des armoires étaient rangés des squelettes ; une petite échelle, dont on se servait pour atteindre ces objets haut placés, était dressée dans un coin.

Je pensais que si je pouvais me hisser au-dessus des ces armoires, à la place des squelettes, je dominerais mon sauvage ennemi.

Le rhinocéros était au milieu de la pièce ; la petite échelle se trouvait placée dans un coin, non loin de la porte. L'animal dardait sur moi un regard allumé par les plus terribles fureurs.

Il balançait son énorme tête : tout-à-coup il poussa un grognement sourd, rauque, prolongé, implacablement terrible. Il ouvrit sa gueule immense.

Je m'élançai vers l'échelle. Mon redoutable adversaire se jeta en avant avec un élan furieux.

J'avais déjà gravi l'échelle, et je m'étais demi-mort accroupi sur le haut des armoires.

Quand le rhinocéros me vit au-dessus de lui, il jeta un cri épouvantable et bondit sur lui-même comme pour m'atteindre. Sa masse énorme retomba impuissante.

J'avais saisi les squelettes et, ne sachant que faire, fou de terreur, je jetai à mon ennemi tout ce que je trouvais sous ma main, visant ses yeux. Je me serais cru sauvé si j'avais aveuglé mon ennemi.

Et puis j'espérais qu'on allait venir. Mille pensées diverses me traversaient l'esprit. L'animal semblait réfléchir. Je voyais fixés sur moi ses deux gigantesques regards.

Il vint vers l'armoire où j'étais. Ces armoires étaient appliquées au mur et retenues par des crampons de fer, il ne pouvait les renverser

* Voir le n° de l'Œuvrier du 1^{er} février.

mais de sa corne il se mit à les démolir.

Il sembla d'abord trompé par son instinct. Au lieu de frapper l'édifice fragile de l'armoire sur laquelle j'étais réfugié, il s'attaqua à l'armoire voisine.

Elle était pleine de cornues, d'alambics, de bocaux, de flacons, de fioles, de burettes, de matras, de creusets, de récipients et de ballons.

Il fit voler en éclats tous ces objets. Le bruit des verres brisés l'éfraya un moment : il recula de quelques pas, l'œil fixe.

Je respirais.

De moment en moment je me disais qu'on allait venir. Je croyais voir, à travers les vitres brisées des fenêtres, accourir des hommes apportant du secours.

Le rhinocéros, un moment interrompu, reprit son œuvre de destruction. Il s'attaqua à l'armoire sur le haut de laquelle je m'étais établi.

Il n'y avait plus d'espérance possible.

Les planches craquaient sous ses efforts ; il poussait d'horribles gémissements. Le frêle édifice sur lequel j'étais réfugié allait s'érouler. J'étais un homme perdu !

Au moment où je fermais les yeux, me figurant déjà que je tombais sous les dents terribles de mon féroce ennemi, la porte s'ouvrit.

Deux braves gardiens, conduits par Fritz et munis de cordes, venaient pour s'emparer de la bête.

Leur présence seule me sauvait. Le rhinocéros, en entendant du bruit, se retourna.

Je ne saurais dire par quelle audace et au prix de quels dangers, on parvint à s'emparer de l'animal furieux.

Depuis ce temps-là il y a au Jardin des Plantes un mot qui court parmi les gardiens et les préparateurs attachés aux cabinets anatomiques. Quand on veut se prévenir de quelque danger, on ne manque pas de rappeler le rhume du rhinocéros. CLÉMENT JUST.

L'ARGENTIER DE CHARLES VII.

9 MAI 1450.

Le beffroi avait fait entendre d'heure en heure ses tintements répétés.

Par ordre des gouverneurs de la cité de Béziers, les escudiers, revêtus de leur grand livrée, avaient parcouru tous les bourgs, annonçant à haute voix, à la population, qu'un conseil général allait être tenu dans le manoir communal.

Consuls, conseillers, gens du roi, nobles de robe et d'épée, dignitaires de l'Eglise, tous étaient prévenus de cette grande réunion. Le populaire était aussi averti qu'il pouvait, debout, la tête nue, dans le plus grand silence, assister au débat des affaires publiques.



PORTRAIT de JACQUES CŒUR, d'après l'original conservé à l'hôtel de ville de Bourges.

Devant le perron de la tour communale, le précon ou héraut a tiré, par trois fois de sa trompe, des sons rauques et durs. La séance est ouverte. Les consuls sont sur leur siège, les cinquante-deux conseillers occupent le pourtour de la salle, le clergé, les gens du roi, les robins, les nobles d'épée prennent rang suivant l'ancienneté de leurs services ou de leurs blasons. Le peuple, dans une attitude respectueuse, garnit le surplus de l'enceinte, mais on remarque, dans cette foule empressée, cette inquiète agitation que donnent la curiosité et l'attente.

Jean de Badones, le grand archidiacre du chapitre St-

La reproduction est formellement réservée.